041043443
Théâtre II 279

LES PETITS RICOCHETS,

IMITATION,

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

Par MM. E. DÉCOUR et J. AUDE neveu.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes Élèves, rue Thionville, le 30 mars 1807.

A PARIS,
Chez Mad. CAVANAGH, Libraire, passage des Panorama, la cinquième boutique à gauche en entrant par le boulevard.

1807.

PERSONNAGES. ACTEURS.

Le Père SIMON, Fermier; *M. Fontenay.*
MIMI, vieille coquette, nièce de Simon; *Mlle. Savigny.*
COLONAIN, fils du Bailli de Suresne; *M. Angot.*
LAHOUPE, Barbier du village; *M. Douvry.*
GABRIEL, Berger au service de Simon; *M. Grévin.*
LISE, nièce de Lahoupe, fille de ferme de Simon; *Mlle. Pauline.*

La Scène se passe à Suresne.

LES PETITS RICOCHETS.

Le Théâtre représente une rue du village de Suresne ; à gauche du Spectateur on voit la ferme de Simon, à droite la maison de Colonain. Le fond de la scène est occupé par une petite rivière.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIEL, *seul, faisant des ricochets.*

Allons, encore un ricochet.

Air : *Tout le long de la rivière.*

Depuis une heure, au bord de l'eau,
Ni plus ni moins qu'un vrai nigaud,
Tout seul je m'amuse à mon aise ;
V'là c'que c'est que d'êtr' chaud com' braise :
Oui, par le moindre ricochet,
De Lise je fais le portrait,
Et par ainsi j'vois ma particulière
Tout le long, le long, le long de la rivière,
Tout le long, le long de la rivière.

SCENE II.

GABRIEL, LISE, *sortant de la ferme.*

LISE.

A quoi t'amuses-tu donc là, Gabriel ?

GABRIEL.

Tu le vois.

Air : *Au coin du feu.*

En lançant une pierre,
Je fais sur la rivière
Des ricochets.

LISE.

Que tu es enfant !

GABRIEL.

Les honneurs, la misère
Viennent souvent sur terre
Par ricochets. [*ter.*]

LISE.

Mais tu as de l'esprit, au moins.

GABRIEL.

T'aimerais-je sans cela ? Tiens, ma bonne amie....

Même air.

L'amour au cœur se place
Et fait que l'on s'embrasse
Par ricochets.

LISE, *lui donnant un soufflet.*

A l'amant plein d'audace
On donne sur la face,
Par ricochets. (*ter.*)

GABRIEL.

S'comporte-t'on ainsi, mamzelle ?

LISE.

Sans doute : ton amour est touchant, et le mien l'est de même.

GABRIEL.

Va, va, je te pardonne ; je sais la chanson :

» Soufflet donné par main jolie
» Fait moins de mal que de plaisir.

LISE.

Tu prends toujours bien les choses.

GABRIEL.

Aujourd'hui même, je suis décidé à parler à ton oncle de notre amour.

LISE.

Il le rejettera peut-être ; il est maître perruquier de ce village ; je suis assez gentille.... tu n'es qu'un pauvre berger, et....

GABRIEL.

Tu as raison, Lise ; s'il allait me refuser une fois, il n'y aurait plus à revenir ; monsieur Lahoupe, ton oncle, est un homme de tête ; mais c'est égal, je suis jeune, j'ai de bons bras, je puis parvenir comme mon frère qui est maintenant à Paris jokei d'un colonel.

LISE.

Oui, mais il faut attendre ; et....

GABRIEL.

Cela te déplait, n'est-ce pas ?

LISE.

Dam', j'ai quinze ans.

GABRIEL, *tenant une cage à la main.*

Tiens, ma bonne amie, j'ai idée que nous serons heureux avant peu. Je t'aime, tu chéris les bêtes, ainsi reçois d'avance un à-compte sur ton présent de noces.

Air : *Vous voyez bien qu'il est pour vous.*

Dans son nid, sur le haut d'un chêne,
Pour attraper ce beau coucou,

En grimpant, je perdis haleine
Et faillis me rompre le cou :
Si ma peine fut sans seconde,
Puisque je t'ai donné ma foi,
C'est mon bien le plus cher au monde,
Tu devines qu'il est pour toi.

LISE.

Oh! mon ami, comme ton coucou est joli! oui, j'en aurai le plus grand soin ; chaque fois que je le regarderai il me rappellera Gabriel.

Air : *A Paris, et loin de sa mère.*

De ton amour un tendre gage
Est toujours sans prix à mes yeux ;
De même, reçois pour hommage
Ce que j'ai de plus précieux ;
De mon ardeur vive et sincère
Accepte le digne présent....

GABRIEL.

Et ce présent, c'est....

LISE *retirant de la poche de son tablier un grand jabot.*

C'est le jabot de mon grand-père.
Ah! dis-moi, dis-moi, n'est-il pas charmant!

(*On entend Lahoupe chanter dans la coulisse.*)

LISE.

J'entends chanter; c'est mon oncle. Je sors ; toi, parle lui de notre amour ; demande lui ma main ; et, quoique tu ne sois encore que berger, je consens à devenir ta femme. Oh! je ne crains pas le qu'en dira-t-on, moi.

GABRIEL.

Il suffit. (*Lise sort.*)

SCÈNE III.

GABRIEL, LAHOUPE.

LAHOUPE.

Air : *Un jour de cette automne.*

Vivé, vivé l'automne!
Narguant lé noir chagrin,
Quand la bendange est vonne,
Jé suis toujours en train.
A la sourcé dé la Garonne
Mon gosier préféré lé bin.

GABRIEL, *d'un air timide.*

Bonjour, monsieur de Lahoupe.

LAHOUPE, *gaiment.*

Eh té boilà, pétit... Vonjour ; tu mé bois leste et gail-

lard pour lé resté dé la journée ; jé biens dé faire disparaître dé cé vas monde, un pain dé quatré libres et la moitié d'un jamvon, le tout humecté par uné vouteillé dé bin du cru.... ah ! jé dois lé diré, les vords dé la Garonné n'en fournissent pas dé meilleur.

GABRIEL.

Comment vous aimeriez mieux le vin de Suresne ! ah ! vous êtes le seul, je crois.

LAHOUPE.

Air *d'Angélique et Melcourt.*

Chaqué bin n'a-t-il pas son prix !
Dé tout jé mé montré l'apôtre ;
Célui qui bient en cé pays
Franchément en baut vien un autre.
Ici, pour tous les brais gourmets,
La récolte est toujours certaine....

GABRIEL, *se pinçant les lèvres.*

Et très-sûre, même.

LAHOUPE.

Eh ! qui peut oublier jamais
Les Vendanges dé Suresne !

GABRIEL, *à part.*

Il est de bonne humeur, tant mieux.

LAHOUPE.

Ah ! mon dieu, commé jé suis fait ; il faut qué jé mé r'arrange un peu.

GABRIEL.

Vous êtes tout noir d'un côté.

LAHOUPE, *tirant sa tabatière.*

Eh vien ! tiens, fais moi lé plaisir dé mé vrosser d'une main et dé mé ténir cetté glacé dé l'autre.

GABRIEL, *prenant la tabatière.*

Comment, mais c'est votre tabatière !

LAHOUPE.

Imvécille, oubré donc !

GABRIEL, *ouvrant.*

Tiens, c'est un miroir !

LAHOUPE.

Allons, pétit von-homme, serbez moi de balet dé chamvre : un coup dé vrossé. (*Gabriel le brosse et lui tient la tabatière ouverte sous le nez, pendant qu'il arrange sa cravatte.*) Eh ! doucément donc ; c'est mon havit dé guerre ! il est mûr.... mainténant à la crabatté. Mais, né tiens donc pas la glacé si haut, tu bas mé faire éternuer.

GABRIEL, *laissant tomber la tabatière.*

Eh ! mon dieu, le miroir est cassé !

LAHOUPE.

Eh! vutor, c'est mon tavac qui est perdu.... ba, jé lé bois, tu n'as pas inbenté la pommade.

GABRIEL.

Dam' aussi, vous êtes vif comme la poudre.

LAHOUPE.

C'est von, jé té pardonne.... Éloigné toi, jé bais écrire. (*à part.*) Jé beux enboyer un poulet à ma tourtérelle.

GABRIEL, *à part.*

Il réfléchit.... Comment lui avouer....

LAHOUPE.

Gavriel.... épouste un peu cetté vanquette... allons, en abant lé pétit distique dé quatré bers sur l'air.... ma foi, sur l'air.... *nous sommes précepteurs d'amour.* .. Réfléchissons... qui sera lé précepteur d'amour ?... Sandis, jé suis un précepteur d'amour, lé boilà troubé. (*Il chantonne*)

GABRIEL, *à part.*

Qui dirait qu'un homme d'esprit comme monsieur Lahoupe est souvent rudoyé par mon bourgeois ?

LAHOUPE.

J'ai veau frapper à la porté dé mon génie, personné né répond ; il est sans doute avsent.

GABRIEL, *à part, d'un air décidé.*

Allons, c'est décidé ; je me décide (*à Lahoupe.*) Monsieur ?

LAHOUPE, *avec enthousiasme.*

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Jé suis un précepteur d'amour,
Pourtant, jé dois, sur ma parole,
Vrillant astre d'un vrillant jour
Aller encore à botre école.

Lé trait est lumineux... vrillant astré du jour... Tu disais donc.... parlé, jé suis content dé moi.

GABRIEL.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Votre nièce, depuis deux ans,
Poss' de mon cœur sans partage ;
Elle me captive et je sens
Qu'il faudrait nous mettre en ménage.
Rendez nous heureux,
Comblez tous nos vœux....

LAHOUPE.

Nous berrons :
N'en démandé pas dabantage.

GABRIEL.

Vous me promettez donc ?

LAHOUPE.

Jé né té promets rien ; débiens quelqué chose, et ma nièce est à toi.

GABRIEL.

Morguienne, monsieur Lahoupe, cette parole-là me jeunit de vingt ans.

LAHOUPE.

Etourdi, tu n'en as qué dix-huit.

SIMON, *dans la coulisse.*

Mathurine, Javotte, Louison!

LAHOUPE.

J'entends lé père Simon ; il peut bénir. Tiens, ba porter cé villet-doux à la fille dé la tireusé dé cartes dans la grandé rue, tu sais vien.... tu biendras mé réjoindre.

GABRIEL.

J'y cours. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LAHOUPE, SIMON.

LAHOUPE.

Jé suis botré valet, monsieur Simon.

SIMON.

Ah ! te voilà, Lahoupe ; eh bien ! mon cher, quelle nouvelle à Suresne ?

LAHOUPE.

Vous connaissez Gripsou....

SIMON.

Le bras droit du bailli ; il est malade, je le sais ; eh bien ?

LAHOUPE.

Eh bien, dès aujourd'hui....

Air *de la parole.*

Lé plus honnêté des greffiers
Boulant mettre ordre à ses affaires,
A chacun dé ses créanciers
Fait parbénir des circulaires.
Loin dé déposer son vilan,
Pour né pas mériter lé vlâme,
Il annoncé modestément,
Abant son triste enterrément,
Qué vientôt il ba.... (*bis*)

SIMON.

Les payer....

LAHOUPE.

Rendré l'âme.

SIMON.

Il me vient une idée.... Pourquoi pas? J'ons de la réputation dans le pays.... Lahoupe?

LAHOUPE.

Ma pratique?

SIMON.

Écoute mon projet.

LAHOUPE.

Jé suis tout oreilles.

SIMON.

Gripsou une fois mort, on va le remplacer.

LAHOUPE.

Supervé conséquence.

SIMON.

Je m'offre, le bailli m'accepte....

LAHOUPE.

Bous quittez botre ferme?

SIMON.

Et je me fais greffier.

LAHOUPE.

Vrabissimo!

SIMON.

Le poste n'est pas difficile.

LAHOUPE.

Non, certainément.

SIMON.

Il ne faut que donner....

LAHOUPE.

Dé vons conseils.

SIMON.

Recevoir....

LAHOUPE.

Veaucoup d'argent.

SIMON.

Briller....

LAHOUPE.

A nos dépens.

SIMON.

Et paraître savant.

LAHOUPE.

Commé tant d'autres.

SIMON.

C'est décidé, Lahoupe, je suis greffier à Suresne.

LAHOUPE.

Sandis, à bous entendre, on dirait qué vous êtes déjà en fonctions.

SIMON.

Colonain, fils de monsieur le bailli, aime ma nièce; je la lui donne; il me protège; et, à la demande du fils, j'obtiens du père ma nomination.

LAHOUPE.

Ainsi donc, définitibément, bous avandonnez botré ferme.

SIMON.

Oui, et pour toujours. Chacun y gagnera, et moi tout le premier.

Air : *Lon lon lon là Landerinette.*

Comme greffier d'ce village,
J'allons faire des heureux ;
Les habitans, d'âge en âge,
Pour moi formeront des vœux,
En m'voyant conduire l'baillage
Mieux que la charrue et les bœufs.

LAHOUPE.

Jé lé crois commé bous, monsieur Simon; mais en passant, écoutez ma rémarque :

Même air.

J'ai bu, dans maint équipage,
Plus d'un Midas paresseux,
Qui serait, dans un village,
Plus utile et plus heureux,
S'il conduisait au labourage
La charrue ainsi que les bœufs.

SIMON, *d'un air fâché.*

Monsieur Lahoupe....

LAHOUPE.

Et sandis, pourquoi bous fâcher? jé n'ai point prétendu bous dire uné méchancété, à moins qué bous né preniez pour un équipage botré cariole à trente-six portières.

SIMON.

C'est bon! c'est bon!... il se fait tard et j'allons rendre ma visite et faire ma demande à monsieur Colonain. Puis-je me présenter comme çà?

LAHOUPE.

Bous êtes vien pour un fermier.... sauf la coiffure, cépendant.... Asseyez vous sur cé vanc, qué jé bous rétape un peu. (*à part.*) Boici l'instant faboravle pour lui parler dé mon protégé.

SIMON.

Ah çà, ne va pas, comme à l'ordinaire, me tenir la tête pendant deux heures.

LAHOUPE.

Bous mé dites céla, parcé qué lé pied bous démange, n'est-cé pas ?.. si bous sabiez commé bous êtes déjà vien !

SIMON.

Laisse faire, si j'réussissons, j'te récompenserons, comme tu le mérites.

LAHOUPE.

Céla bous séra très-facile, et sans qu'il bous en coûte.

SIMON.

Et comment ?

LAHOUPE.

En prénant près dé bous, pour copiste, lé fils dé madame *Bonabenture*, la tireusé dé cartes, dont j'ai lé projet d'épouser la fille.

SIMON.

Ah ! tu donnes dans les tireuses de cartes !

LAHOUPE.

Jé n'ai troubé qué cé moyen pour apprendre gratis cé qui doit m'arriber dans la suité des tems.

SIMON.

Tu me fais rire.

LAHOUPE.

Lé jeune hommé dont jé bous parle est charmant, plein dé saboir, et jé bous jure ici, foi dé Lahoupe, qué dé tous les garçons dé Suresne, c'est célui qui donne les plus grandes espérances.

SIMON.

Sait-il lire, écrire ?

LAHOUPE.

Commé moi, c'est tout dire.

SIMON.

Eh bien ! tu me présenteras de son écriture, j'verrons.

Air : *Vaudeville de Folie et Raison.*

Quel plaisir, quelle gloire !
Bientôt on va me voir,
Armé d'une écritoire,
Changé du blanc au noir.

LAHOUPE.

Jé bois Colonain qui s'abance,
Lé meilleur dé tous bos amis.
Jé bais, pendant botre séance,
Rajeunir plus d'un Adonis.

ENSEMBLE.

Quel plaisir, quelle gloire !
Bientot on va me voir...

Quel plaisir, quellé gloire !
Vientôt on ba lé boir, &c.

SCÈNE V.

SIMON, COLONAIN.

COLONAIN, *amoureusement.*

Même air.

Hélas ! de ma peine cruelle
La nature se fait un jeu.
Mon cœur brûle près de ma belle,
Et l'Amour va crier au feu !

ENSEMBLE.

Quel plaisir, quelle gloire !
Bientot on va me voir,
Armé d'une écritoire,
Changé du blanc au noir.

Quel plaisir, quelle ivresse !
Bientot on va me voir
Epouser ma maîtresse ;
Changé du blanc au noir.

SIMON.

Ah ! vous v'là, monsieur Colonain ; j'allions chez vous, vous présenter not' salut et par ainsi nos civilités.

COLONAIN.

Et moi, je venais les rendre à la charmante Mimi, votre nièce.

SIMON.

Toujours jovial, monsieur Colonain.

COLONAIN.

Que voulez-vous, l'esprit est mon défaut ; mais, dites moi, puis-je par ma présence vivifier la tendre Mimi qui grille pour moi ?

SIMON.

Morguienne, monsieur Colonain, ma maison vous est toujours ouverte ; mais pour le quart-d'heure votre objet n'y est pas.... Permettez qu'en attendant son retour je vous dégoisions ma chance.

COLONAIN.

Pour obliger le tuteur paternel de ma Dulcinée, je suis toujours Colonain. (*à part.*) Le fermier va dire une bêtise.

SIMON.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Depuis long-tems, quoique fermier,
Je n'ons pu faire ma fortune ;
Tandis que Gripsou, le greffier,
Entassant denier sur denier,
Depuis long-tems en a fait une.
Enfin il pourra s'en passer,
Le bon-homme à présent trépasse ;
Et, puisqu'en terre on va l'placer,
Pouvez-vous (*lis.*) me mettre à sa place !

COLONAIN.

Comment ! vous mettre en terre ?

SIMON.

Et non, au greffe.

COLONAIN.

Je m'en charge. Le greffe est à vous.... vu, pour bonne raison, qu'une mort traîtresse vient de réduire le bonhomme au néant, d'où même, par parenthèse, il ne sortira pas de sitôt.

SIMON.

Ah ! monsieur Colonain, ce mort là me fait revivre.

COLONAIN.

Parbleu ! j'en suis fort aise.

SIMON.

Vous connaissez ma réputation : fermier de père en fils, depuis cent cinquante ans, j'avons toujours fait honneur à nos affaires. Un placet que j'allons dresser en forme de pétition en apprendra bien davantage à M. le bailli, votre père; si vous le permettez, j'allons vous le remettre sous queuques minutes.

COLONAIN.

Eh bien ! je vous attends. (*à part.*) En le servant, je travaille pour moi.

SIMON.

Air : *Allons au Pré Saint-Gervais.*

Grâce à vos bontés demain
Mon affaire
Ira bien, j'espère;
J'vous l'dis, monsieur Colonain,
Ma fortune est dans votre main;
Je couronn'rons vot' rendresse.

COLONAIN.

Au bonheur je renaîtrais !

SIMON.

Vous s'rez l'époux de ma nièce.

COLONAIN.

Je le serais !

ENSEMBLE.

Grâce à vos bontés demain
Mon affaire
Ira bien, j'espère :
J'vous l'dis, monsieur Colonain,
Ma fortune est dans votre main.

Grâce à vos bontés demain
Mon affaire
Ira bien, j'espère :
Mimi, mon sort, mon destin
Et mes jours sont dans votre main.

SCÈNE VI.

COLONAIN, *seul.*

Bravo ! voilà mon amour qui trotte comme un grand garçon.

Air : *Pour obtenir celle qu'il aime.* [Calife de Bagdad.]

Ah ! je réponds de la victoire ;
Je la vois marcher sur mes pas !
Mais, pour l'amant, un jour de gloire
Est souvent un jour d'embarras.
Afin de plaire à ma maîtresse,
Plein de bravoure et de tendresse,
Oui, je m'enrôle pour toujours,
Dans le régiment des Amours.

SCENE VII.

COLONAIN, MIMI.

MIMI, *pleurant.*

Air : *J'ai perdu mon âne.*

J'ai perdu mon âne,
Je pleure et me damne.
Dans le ciel il est écrit
Que je dois perdre l'esprit,
En perdant mon âne. (*bis.*)

COLONAIN.

Vous pleurez votre âne
Que la mort condamne.
Je pourrai croire au bonheur,
Si je puis, dans votre cœur,
Remplacer votre âne. (*bis.*)

MIMI.

Remplacer mon âne, monsieur ! ah ! non, jamais

COLONAIN.

Cependant, je m'offre pour une bête.

MIMI.

Taisez vous, animal.

COLONAIN, *à part.*

Elle a de l'humeur ; c'est une femme, ainsi ; filons doux. (*haut.*) Ah ! mademoiselle, que vous ai-je donc fait pour....

MIMI.

Laissez moi tranquille, cœur froid !

COLONAIN.

Ingrate ! pouvez-vous m'appeler cœur froid ?

Air : *Je rends hommage à la beauté.*

Je sens mon cœur se déchirer.
Pour moi le reproche est terrible !

MIMI.

Quand les yeux ne peuvent pleurer,
C'est qu'on n'a pas l'âme sensible.

COLONAIN, *riant.*

Je ne puis pas, assurément,
A la douleur trouver de charmes....
L'Amour doit rire ; il est enfant....

MIMI, *pleurant.*

Les enfans répandent des larmes.

COLONAIN.

Quoi ! mademoiselle, vous qui étiez si gaie hier sous l'ormeau.... vous à qui j'ai fait tourner la tête en walsant, vous qui aimiez tant à me voir danser le pas du Zéphir, vous pleurez un âne, une bête.... oh ! que ferez-vous donc quand je serai mort ?

MIMI, *piquée.*

Ce que je ferai, monsieur ? je rirai. D'ailleurs, vous m'êtes très-indifférent ; vous vous êtes mis dans la tête que je vous aimais.... eh bien ! non ; je vous hais et vous déteste, et pour vous le prouver... (*elle lui donne deux soufflets.*)

COLONAIN.

Air : *Non, ma mère, vous n'aimez pas.* (Ma Tante Aur.)

Adieu, perfide ! adieu traîtresse !
Pour moi vous n'avez plus d'appas.

MIMI.

Je vous retire ma tendresse ;
Adieu, méchant ! bon débarras.
Vous êtes sot et malhonnête.

COLONAIN.

Vous me traitez du haut en bas ;
Vous ne songez qu'à votre bête....

MIMI.

Je ne rêve qu'à vous, hélas !

ENSEMBLE.

Non, madam', monsieur, non vous n'aimez pas.

SCÈNE VIII.

COLONAIN, *seul, se promenant à grands pas.*

Non, je ne l'aime plus ; voilà qui est décidé. M.lle Mimi prétend me mener par le bout du nez ; mais je dis à ça : pas *si Innocentin.* L'Amour est aveugle, c'est vrai ; mais la Raison porte des lunettes... C'est dommage, pourtant... lorsque j'aimais l'ingrate....

Air : *Au point du jour.*

Au point du jour
Je m'habillais et me sentais renaître.
Mimi m'enivrait tour à tour
De désir, d'orgueil et d'amour ;

Dans ses yeux je voyais paraître
Le point du jour.

Au point du jour
Je me trouvais chez celle que j'adore ;
Je lui faisais un doigt de cour,
Et Mimi, sans fard à son tour,
Etait plus belle que l'Aurore
Au point du jour.

SCÈNE IX.

SIMON, COLONAIN.

SIMON.

Tenez, monsieur Colonain, v'là mon placet, et je dis que c'est un fier morceau d'éloquence.

COLONAIN, *en colère.*

Oui.... eh bien ! portez le chez l'épicier, il en fera des cornets ; mais pour moi je n'épouse plus votre Mimi.

SIMON, *surpris.*

Eh ! qu'est-ce qui vous brouille donc la cervelle !

COLONAIN.

L'âne de m.lle votre nièce qui d'une pierre fait trois coups : il meurt, me ravit ma femme et, par ricochet, vous souffle votre place.

SIMON, *surpris.*

Comment ! l'âne me souffle ma place ?

COLONAIN.

Oui, monsieur Simon ; je vous le dis à cœur déboutonné : je ne puis rien faire pour vous ; mon père a ses créatures, je ne veux pas me mettre à dos devant lui ; d'ailleurs, mon papa ira demain à la pêche aux poissons, trouvez vous sur son passage et faites lui avaler le goujon, si vous pouvez.

SIMON.

Ah ! jarniguienne, v'là tous mes projets tombés dans l'eau.... mais, monsieur Colonain....

COLONAIN.

Je ne vous écoute plus, ah ! les femmes, les femmes !

SIMON, *voulant le retenir.*

Souffrez....

COLONAIN, *s'éloignant.*

Oui, je souffre.... et.... je m'en vais. (*Il sort.*)

SCENE X.

SIMON, *seul.*

V'là comme sont les hommes, ils promettent et ne

tiennent rien.... allons, Simon, du courage; tes amis te tournent le dos, eh bien, fuis les; oui, c'est décidé, je vais devenir misantrope.

Air *de Monsieur Guillaume.*

Loin des humains, méprisant leur doctrine,
J'allons habiter les forêts;
Le ciel pourvoira ma cuisine;
La nature en fera les frais.
J'veux à l'avenir, évitant la cohue,
De personne n'avoir besoin,
Car le monde est un point de vue
Qui n'est beau que de loin.

SCÈNE XI.

LAHOUPE, SIMON.

LAHOUPE.

Pèré Simon, mé boilà dé rétour; puis-jé bous être utile à quelqué chose?

SIMON, *avec humeur.*

Va te coucher!

LAHOUPE.

Il n'en est pas encoré l'heure.... mais quoi diavle abez-bous donc?

SIMON.

Je n'ai rien, corbleu, car le greffe m'échappe.

LAHOUPE.

Brai?

SIMON, *en colère.*

Va te promener, perruquier de malheur!

LAHOUPE, *vivement.*

Moi, perruquier dé malheur! tandis qué l'Europé fourmille d'artistes commé moi.

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Ma profession à présent
Est la plus novlé, jé lé pense;
Les Français dans lé continent
Sé font honnur dé ma science.
Ils combattent pour leur pays;
La Victoiré leur sert d'enseigne:
Ils font la varve aux ennémis;
En leur donnant un coup dé peigne.

SIMON.

N'importe, tourne moi les talons.

LAHOUPE.

Soit ; mais avant, permettez moi dé bous faire enbisager lé pétit chef-d'œuvré dé mon jeune homme.

SIMON.

J'nons plus besoin de ton jeune homme.

LAHOUPE.

N'importé, lisez.

SIMON, *prenant le papier, et lisant.*

A, B, C, comment ! l'alphabet....

LAHOUPE.

Sans doute, admirez lé corps dé l'écriture.

SIMON.

Il n'y a pas seulement un mot d'ostographe.

LAHOUPE.

Capédébious! poubez bous en juger, bous n'en êtes resté qu'à l'*a*, *v*, *c*.

SIMON.

D'ailleurs, le fils d'une Bohémienne me fait trembler.

Air : *La bonne aventure.*

Va dire à ton garnement
De mauvais augure,
Que je me moque à présent
De son écriture ;
Que plutôt à chaq' passant
Il fasse peur, en disant
La bonne aventure
O gué,
La bonne aventure. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LAHOUPE, *seul.*

Humilier Lahoupe ! sourcé dé la Garonne!

Air *des Trembleurs.*

Pourquoi faut-il qué j'endure
Dé Simon pareille injure !
Mon ami, quelle abenture !
Par cé rustré est méprisé !
Lé coup du sort est nnique :
Lé père Simon sé pique,
Et si jé perds sa pratique,
Par lui lui jé mé bois rasé.

SCÈNE XIII.

GABRIEL, LAHOUPE.

GABRIEL, *accourant.*

Ouf, mauvaise nouvelle ; madame Bonaventure m'

chargé de vous apprendre que sa fille s'était éclipsée ce matin au coucher du soleil.

LAHOUPE, *avec humeur.*

Oh! bous boilà, pétit pastoureau, et bous osez bous présenter débant monsieur dé Lapoupe; bil séducteur!

GABRIEL.

Qu'ai-je donc fait?

LAHOUPE.

Jé bous troubé plaisant dé mé lé démander. (*enfonçant son chapeau.*) Bous jettez dé la poudré aux yeux dé ma nièce, et bous pensez qué jé lé souffrirai? non, pétit faquin, non; et, pour bous lé prouber, jé bous chasse.

GABRIEL.

Comment, vous me chassez! et d'où donc?

LAHOUPE.

Cé n'est point moi; mais c'est lé père Simon, qui, instruit dé botré conduite odieuse, m'a chargé dé bous dirè qué bous ayiez à déposer aujourd'hui, dans la vergérie, botré houlette, botré tavlier dé fermé..... botré..... enfin tout cé qui peut apparténir à la maison. (*à lui-même.*) Jé crois qué céla n'est fait qué pour moi! jé lui démande uné piècé d'écrituré, et il mé fait tout en gros l'alphavet.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

GABRIEL, *seul.*

Je n'en reviens pas, c'est la tour de Babel qui me tombe sur la tête.

SCÈNE XV.

GABRIEL, LISE.

LISE, *accourant.*

Gabriel! Gabriel! eh bien! qu'as-tu donc?

GABRIEL, *pleurant.*

Air : *Quel désespoir.*

Quel désespoir!
Tout vient m'accabler sur la terre;
Quel désespoir!
Lise, je te quitte ce soir.

LISE.

Tu vas me dire, j'espère,
D'où vient ce changement?

GABRIEL.

Ton oncl', dans sa colère,
Vient d'chasser ton amant.

ENSEMBLE.

Quel désespoir!
Tout nous accable sur la terre.
Quel désespoir!
Il faut donc nous quitter ce soir.

LISE.

Comment! mon oncle te chasse?

GABRIEL.

Pardinne, sans doute; c'est un peu lui, puisque le père Simon l'a chargé de cela.

LISE, *soupirant.*

Ah! Gabriel!...

GABRIEL, *soupirant.*

Ah! Lise!...

LISE.

Mais qu'as-tu fait, pour qu'on te renvoie?

GABRIEL.

Dam', j'ai beau compter par mes doigts, je n'en sais rien.

LISE.

Faut cependant qu'il y ait une cause.

GABRIEL.

On dit que je suis un vil séducteur, est-ce vrai çà, Lise?

LISE.

Oh! je réponds bien que non.

GABRIEL.

Adieu mon avancement; plus de moutons à conduire, et mon pauvre Castor que j'aimais tant.... c'est un autre berger que moi qui va le siffler. La pauvre bête ne s'y reconnaîtra plus!

LISE, *réfléchissant.*

Attends donc; il me vient une idée: j'y suis, je devine.... ah! Gabriel!

GABRIEL.

Va, Lise, va, parle vîte.

LISE.

La nièce de notre bourgeois a perdu son âne.

GABRIEL.

Je le sais; son Benjamin.

LISE.

Elle en est au désespoir. Monsieur Colonain est venu ce matin pour lui conter des douceurs; bientôt après elle est rentrée tout en larmes, et a été dans la laiterie

pour pleurer tout à son aise. J'ai rencontré M. Colonain, il était en fureur; et je l'ai entendu prononcer les noms de Mimi et de père Simon. Il jurait de ne plus mettre les pieds à la ferme.

GABRIEL.

Ah! j'entends à présent.

LISE.

M. Colonain, rudoyé par M.lle Mimi, aura chamaillé le père Simon; le père Simon à son tour aura chicané mon oncle, et mon oncle s'en est vengé sur toi.

GABRIEL, *naïvement.*

C'est pourtant vrai, çà.

LISE.

Et tu vois que de fil en aiguille les petits événemens amènent de grands accidens.

GABRIEL, *déchirant le jabot.*

Et moi je n'ai pas là une bête pour me venger.

LISE.

Eh bien! que fais-tu donc là?

GABRIEL.

O ciel! le jabot de ton grand-père.

LISE.

Je ne vous en donnerai plus, monsieur; et vous m'apprenez ce que je dois faire de votre coucou.

GABRIEL.

Et qu'allez vous en faire?

LISE, *riant.*

Oh! je sais, moi.

GABRIEL, *suppliant.*

Ah! mademoiselle Lise, gardez le, gardez le en faveur de l'amour que j'ai pour vous.

LISE, *riant.*

Allons, point de chagrin.... J'entends mademoiselle Mimi; va vîte chercher la cage; elle est sur le saloir dans le coin de la cheminée, et reviens promptement.

GABRIEL.

Ah! ma chère Lise!

LISE.

Je le veux.

GABRIEL.

Ah! mon dieu! mon dieu! tout ceci n'est fait que pour Gabriel.

SCENE XVI.

LISE, MIMI.

MIMI, *d'un air contrit.*

Je vois bien que nous sommes tous mortels; mon âme

n'existe plus.... Lui, qui à la dernière fête de St.-Cloud se faisait encore admirer de tout le monde....

Air : *La danse n'est pas ce que j'aime.*

Je mettais mon bonheur suprême
A soigner ce cher animal ;
Faut-il qu'un accident fatal
M'en prive !... quel chagrin extrême !
Lui que j'aimais plus que moi-même !

LISE.

Mam'zelle, je vous le dis tout bas,
Tout bas, tout bas, tout bas :
Que je vous plains ! que je vous plains !
Car il ne r'viendra pas. (*bis.*)

MIMI.

Ah ! ma pauvre Lise ; tu es bonne, tu es sensible, toi, tandis que Colonain se fâche, s'emporte de ce que je pleure.

LISE.

Je ne lui aurais pas cru un cœur si dur.

SCENE XVII.

MIMI, LISE, GABRIEL, *portant la cage.*

GABRIEL.

Mam'zelle Lise, voilà ce que vous avez demandé.

MIMI.

Qu'est-ce donc que cela ?

LISE.

Un cadeau que m'a fait Gabriel.

MIMI.

Air : *Ah ! le bel oiseau, maman.*

Ah ! le bel oiseau, vraiment
Que renferme cette cage !
Ah ! le bel oiseau, vraiment ;
Oui, d'honneur il est charmant !
Plus je le regarde ici,
Plus j'en aime le plumage ;
Tout en lui paraît joli ;
Mais a-t-il un doux ramage ?

GABRIEL, *vivement.*

Il chante comme un coucou.

TOUS.

Ah ! le bel oiseau, vraiment ! &c.

LISE.

Il n'y a pas encore huit jours qu'il était encore dans son nid.

MIMI, *gaîment.*

Ah! Lise, que tu es heureuse de posséder une si jolie bête!

LISE, *hésitant.*

Si une fille de ferme pouvait offrir quelque chose, je vous dirais, mademoiselle....

MIMI, *vivement.*

Dis, dis, dis, dis.

LISE.

Je vous dirais de l'accepter.

MIMI, *gaîment.*

Eh bien! je te prends au mot, ma chère Lise.

GABRIEL, *bas à Lise.*

Ah! tu donnes comme çà mon cadeau.

LISE, *bas à Gabriel.*

Et vite chez Colonain lui dire qu'il vienne!

GABRIEL, *bas à Lise.*

Mais écoute moi donc.

LISE, *bas à Gabriel.*

Allons, monsieur, faites ce qu'on vous dit.

SCÈNE XVIII.

MIMI, LISE.

MIMI.

Dis moi, Lise, où placerons-nous cette cage? Dans ma chambre à coucher, n'est-ce pas?

LISE.

Oui, mam'zelle, près de votre serinette.

MIMI.

La bonne idée! le premier air à lui apprendre, c'est l'air *du point du jour* que chante si bien le zéphyr Colonain. Ce pauvre petit, comme je l'ai maltraité!

LISE.

Il reviendra plus vite.

SCÈNE XIX.

MIMI, LISE, GABRIEL.

GABRIEL, *accourant.*

Air *de la petite poste de Paris.*

Monsieur Colonain, votre amant,
Revient près de vous à l'instant.
Je l'ai vu rire en soupirant;
Je l'ai vu chanter en pleurant;
Il vous aime bien tendrement,
Car il est fou complettement.

MIMI.

Il revient, je respire!

SCENE XX.

MIMI, COLONAIN, GABRIEL, LISE.

MIMI.

Air : *Oui, je vous aime en tout. mademoiselle.*

Ah! vous voilà, monsieur, quel jour prospère!
Mon sang se tempère;
Toute ma colère
Cède à la raison.

COLONAIN, *d'un air fâché, sans la regarder.*

Ce n'est pas vous, beauté fière et cruelle,
Que mon cœur appelle;
C'est, mademoiselle,
Le père Simon.

MIMI.

Hélas! regardez moi donc!

COLONAIN.

Non.

MIMI.

Peut-on me traiter ainsi!

COLONAIN.

Oui.

MIMI.

Je t'aime pourtant tout de bon.

COLONAIN, *gaîment à Mimi.*

Bon.

MIMI.

Ah! ne m'aimes-tu pas aussi!

COLONAIN, *l'embrassant.*

Si.

ENSEMBLE.

A mon amant je serai toujours chère. Oui, désormais je serai fidèle,
Mon sang se tempère, Jamais de querelle,
Toute ma colère Je serai, ma belle,
Cède à la raison. Doux comme un mouton.

COLONAIN.

Charmante créature.

MIMI.

Ah! mon ami.

Air: *Fuyez sur-tout, fuyez l'amour.*

Excusez moi, si j'eus des torts;
Je suis femme et capricieuse;
Mais je vais faire mes efforts,
Pour paraître moins rancuneuse.

COLONAIN.

Vous m'avez brusqué dans ce jour,
Mais sans asser ma patience...
Près de vous, semblable a l'Amour,
Moi, je reviens sans qu'on y pense. (*bis.*)

MIMI.

Colonain, je suis bien contente.... mais vous avez à faire avec mon oncle : je vous laisse ; nous nous reverrons, il vient.... (*Prenant la cage.*) Il est charmant ce petit coucou ; tu es sensible, et Colonain est un fort bon enfant.

COLONAIN, *à part.*

Je n'en connais pas deux comme elle, dans toute notre sous-préfecture.

SCENE XXI.

SIMON, COLONAIN.

SIMON, *à part.*

Ah ! je l'avons toujours dit. il ne faut compter sur personne dans ce monde ; dès aujourd'hui, je quitte Suresne, ma ferme, et je vais terminer ma carrière... près de celles de Charenton.

COLONAIN.

Ah ! c'est vous, père Simon ; vous me voyez au ciel ; je suis aux anges... votre nièce me r'aime ; elle m'a rendu une place dans son cœur.... A propos, que faites-vous de la vôtre ?

SIMON.

Pardine, rien ; elle est encore au croc.

COLONAIN.

Vous devez avoir bien bisqué tantôt ?.. je vous ai refusé assez bêtement, du moins je le soupçonne.... Que voulez vous, je cherchais ma tête ? ..

SIMON.

Comment ?

COLONAIN.

Sans doute, elle était perdue.

SIMON.

C'est fâcheux ; quant à moi, je n'ai pas plus d'amis que dessus la main.

COLONAIN, *lui prenant la main.*

Ah ! père Simon, vous en avez ! Donnez moi votre placet.

SIMON, *présentant le placet.*

Permettez que je vous explique....

COLONAIN, *prenant le placet.*

Ce n'est pas la peine.

Air : *Ah ! ma mère, qu'est-c' que j'sais çà ?*

Je sors, et vais à mon père
Présenter votre placet ;
Son contenu, je l'espère,
Roule sur un beau sujet.
Ami, d'un bonheur précoce
Mon cœur entrevoit l'espoir.
Père Simon, à ma noce
Vous porterez l'habit noir. *(Il sort.)*

SIMON.

Le greffe est à moi, et me v'là revenu de Charenton.

SCENE XXII.

SIMON, LAHOUPE.

LAHOUPE.

Gavriel m'a dit qué bous mé démandiez, pèré Simon.

SIMON.

Je n't'avions pas demandé ; mais c'est égal, t'as ben fait de venir, car j'ons à t'apprendre du nouveau. La place est à moi : j'ai la parole de Colonain.

LAHOUPE.

Bibat, pèré Simon.

SIMON, *d'un air important.*

Oh ! çà, mon cher Lahoupe, comme tu m'disais tantôt, je vais monter mon greffe, et par contre-coup ma maison ; j'pensons que si ton protégé avait eu l'écriture en main, j'aurions pu....

LAHOUPE.

Foi d'hommé d'honneur, bous abez tort dé né pas bous en accommoder ; cé garçon est uné braie perlé.

SIMON.

Voyons donc encore une fois son écriture.

LAHOUPE, *lui montrant son écriture.*

Bous êtes vien heureux qu'en s'amusant, il sé soit occupé à griffonner, par extrait, la cibilité puérile et honnête.

SIMON, *lisant.*

Air : *Vaudeville de l'Intrigue sur les Toits.*

Aux gens heureux, aux gens en place,
Prodiguer les coups d'encensoir,
Avoir recours à la grimace,
Du suppliant c'est le devoir....
L'homme qui rampe et s'humilie
Doit, pour parvenir à son rang,
Etre petit, lorsqu'il supplie,
Et lorsqu'il commande être grand.

LAHOUPE.

Eh vien ! qu'en dités-bous ?

SIMON.

Que v'là justement ce que je voulions... Ah ! çà, à propos, ne m'as-tu pas dit qu'un ancien recor qui s'est retiré à Suresne, voulait vendre ses meubles ?

LAHOUPE.

Oui, lé tout par lé conseil dé son barême et dé sa bourse.

SIMON.

J'nous arrangerons..... Quant à toi, cher Lahoupe, un restes mon perruquier. Mon ami, ne me demande rien [*à part.*] et compte sur moi.

LAHOUPE.

Jé l'ai toujours dit : tôt ou tard on se réforme et l'on devient raisonnable.

SCENE XXIII.

LAHOUPE, LISE, GABRIEL, *un paquet sur l'épaule au bout d'un bâton.*)

LISE *à Gabriel.*

Allons, parle lui.

LAHOUPE.

Ah ! c'est toi ! Cadédis, quel est cet attiraîl ?

GABRIEL.

Air *de la Forêt noire.*

Je sors, avec un grand regret,
De mon champêtre asyle ;
Sur mon dos voilà mon paquet,
Car je pars pour la ville.
Du lieu témoin de mes ennuis,
Monsieur, je fuis,
Pour trouver les plaisirs, les ris,
J'vais m'placer à Paris.

LAHOUPE.

Tiens, si tu veux m'en croire,
Né va pas (*bis.*) dans la forêt noire.

J'ai plaidé ta cause auprès dé ton bourgeois, il té pardonne, et tu peux rester.

GABRIEL, *laissant tomber son paquet.*

Vrai ? Ah ! quelle joie !

LAHOUPE.

Lé père Simon va monter sur ses grands chévaux. jé suis son factotum, et toi restant, nous sérons tous deux l'aîlé droité du greffe.

GABRIEL, *sautant de joie.*

Ah ! monsieur de Lahoupe !

LAHOUPE.

Or çà, pétit, j'ai été commé tous les gens dé ma profes-

sion, lé favori du beau sexe; tu as cent qualités, ma nièce en a mille; jé té permets dé l'aimer, mais jé té surveillerai.

GABRIEL.

Ah! monsieur de Lahoupe, que dites-vous!

Air *du ballet des pierrots.*

Mon amour est mon existence;
Peut-il vous paraître suspect?
La candeur, l'aimable innocence
Impriment toujours le respect.
Comptez, comptez sur ma sagesse
Et ne craignez rien en ce jour;
L'Hymen a nommé la Tendresse
La surveillante de l'Amour.

LAHOUPE.

Gabriel, pour un simple berger, il y a trop d'esprit dans cé qué vous dites.

GABRIEL.

Est-ce que les bergers n'ont pas un cœur, monsieur de Lahoupe?

LAHOUPE.

Tu as lé tact, jé lé vois; tiens, approché moi cé quarteau de bierre et fais vénir l'objet dé ton ardeur, jé veux vous faire uné mercuriale. (*il s'assied sur le tonneau.*)

LISE, *approchant.*

Me v'là, mon cher oncle.

LAHOUPE.

Comment, sandis, quoiqué fille déjà curieuse?

LISE.

Oh! pour cela non; j'étais derrière vous et j'ai tout entendu; mais je ne vous écoutais pas.

LAHOUPE.

Tu sais qué cé mauvais sujet s'avisé dé t'aimer?

LISE.

Oui, mon oncle, et j'en remercie le mauvais sujet.

LAHOUPE.

C'est-à-diré qué vos amours sont deux tisons qui se rapprochent et brûlent ensemble.

LISE, *riant.*

Justement, mon oncle.

LAHOUPE.

Tout céla est fort bien, mais j'occupé uné placé d'honneur; ma nièce est riche... d'attraits et tu n'as pas lé sou, mon pauvré Gabriel.

LISE.

Vous consentiriez bien vîte, si vous saviez l'excellente nouvelle que le courier de notre bon seigneur vient de m'apprendre.

LAHOUPE, *se levant.*

Qu'est-cé donc? LISE.

Le frère ainé de Gabriel qui est dans une *bonne maison, rue de Louvois à Paris*, vient d'être nommé valet de chambre, et il laisse sa place de jokei à son jeune frère.

LAHOUPE.

Est-il possible!

GABRIEL.

Je suis jokei de monseigneur! Ah, mam'zelle, c'est égal; l'orgueil ne change pas mon âme et je vous aime toujours. LAHOUPE.

J'entends quelqu'un.... écoutez, mes enfans; vous m'êtes chers, vous vous aimez...

GABRIEL, *avec transport.*

Nous sommes unis.

LAHOUPE.

Nous verrons.

SCENE XXIV et dernière.

Les mêmes, MIMI, COLONAIN, SIMON.

COLONAIN, *à Mimi.*

Air *du vaudeville de comment faire.*

Daignez enfin me rendre heureux;
Laissez parler votre tendresse.
Puisse l'hymen, comblant mes vœux,
Me faire épouser ma maîtresse!

MIMI.

Je vous accepte pour mari.

COLONAIN, *avec transport.*

Ah Mimi! (*à Simon.*)
Vous êtes greffier du village.

SIMON, *avec transport.*

Ah monsieur! (*à Lahoupe.*)
J'prends ton jeune homm' dès aujourd'hui.

LAHOUPE, *avec transport.*

Ah père Simon! (*à Gabriel.*)
Jé té la donne en mariage.

ENSEMBLE.

COLONAIN, GABRIEL, *à leur maîtresse.*

Je rends grâce à ce jour heureux
Qui fait parler votre tendresse;
Puisque l'hymen, comblant mes vœux,
Me fait épouser ma maîtresse.

MIMI, LISE.

Rendons grâce à ce jour heureux,
Puisqu'il comble notre tendresse.
Epoux, puissions-nous être heureux
Et bénir ce jour là sans cesse!

LAHOUPE.

Rendez grâce à ce jour heureux,
Et libres bons à l'allégresse ;
Puisqué l'hymen comblé bos bœux,
Epoux, soyez amans sans cesse.

SIMON.

J'rendons grâce à ce jour heureux,
Et j'nous livrons à l'allégresse ;
La fortune, comblant mes vœux,
Sera désormais ma maîtresse.

GABRIEL, *à Lise.*

Eh bien, ma petite femme, qui jamais aurait pensé qu'un coucou ferait deux noces à la fois, et que l'on se marierait sous ses auspices?

LISE.

Cela n'est pas étonnant... Tiens, lorsque ce matin tu t'amusais avec des pierres au bord de l'eau, je me suis dit: voilà le train de la vie.

VAUDEVILLE.

Air : *Toujours à l'œuvre on connaît l'ouvrier.*

SIMON.

J'allons quitter notre champêtre asyle
Et jetter l'manche et la coignée après.
Dans not' emploi, si j'ne sommes point habile,
Avec raison, j'répondrons tout exprès :
D'autres que nous, dans cette grande ville,
Furent jadis placés par ricochets.

GABRIEL, *à Lise.*

Oui, dès demain, chez nous le mariage
Nous offrira ses plus riants attraits;
Reste toujours femme modeste et sage,
Tu donneras l'exemple de la paix;
Mais ne va pas, au sein de ton ménage,
Me rendre un jour père par ricochets.

MIMI.

Vous qui riez de mon enfantillage,
Suivez, suivez mon avis désormais :
De votre enfance et de votre bel âge
Conservez bien les précieux hochets,
Car vous devez, fillette jeune et sage,
Avec raison craindre les ricochets.

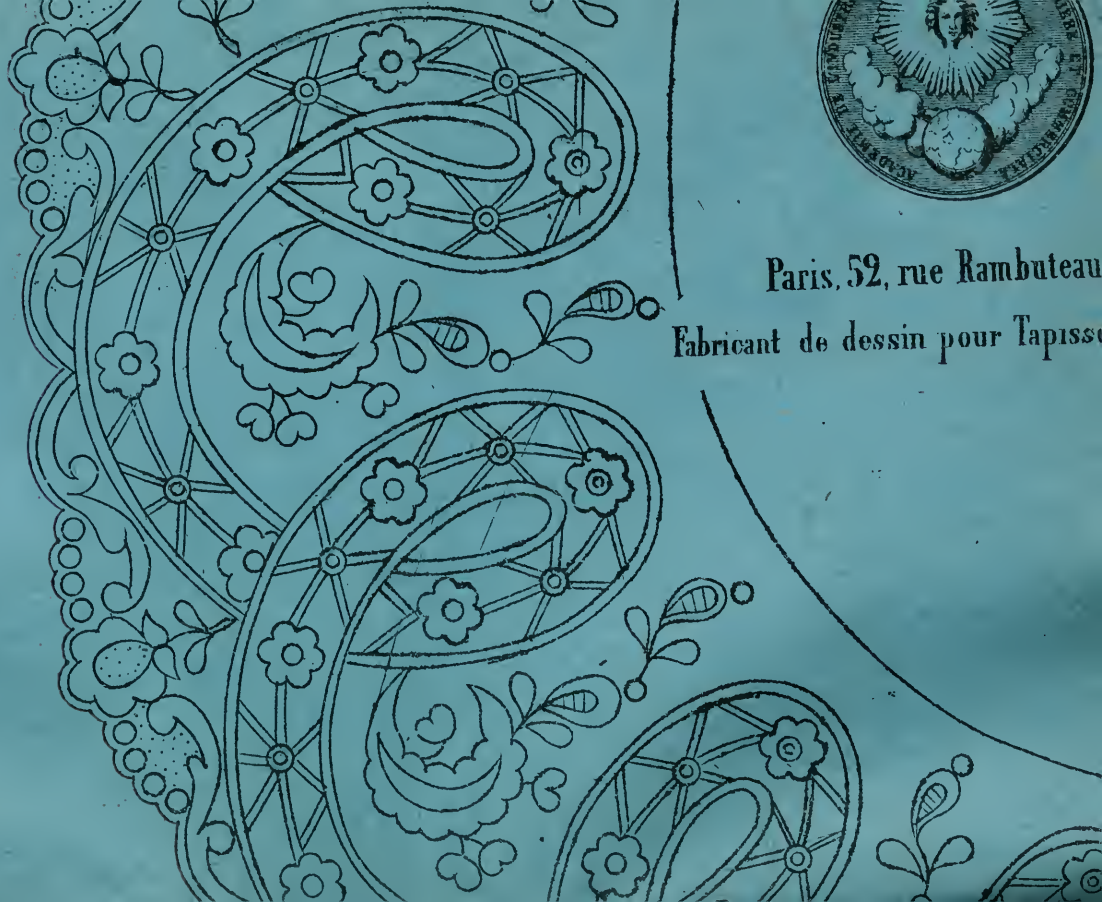
LAHOUPE.

Les deux enfans qui régnent à Cythère
Depuis long-tems sont, dit-on, en procès ;
En attendant que l'on jugé l'affaire,
L'Amour adroit, chaque jour aux aguets,
Sous les havits d'un simple locataire,
Chez son ribal entré par ricochets.

LISE, *au public.*

On m'a conté qu'un enfant de Molière
Mieux qu'Gabriel faisait des ricochets.
C'est se montrer peut-être téméraire
Que d'imiter ses jolis Ricochets.
Par un bravo, messieurs, sur not' rivière,
Ah! prolongez nos Petits Ricochets.

FIN.



Paris, 52, rue Rambuteau

Fabricant de dessin pour Tapisse